



Jean-Philippe Toussaint

« Avec l'âge vient un moment pour l'écrivain de s'interroger sur l'autobiographie. »

Rencontre
Jean-Philippe Toussaint

Qu'est-ce que jeu d'échecs et littérature ont en commun ? Jean-Philippe Toussaint fait le lien en traduisant le classique de Stefan Zweig *Le joueur d'échecs* et en écrivant dans le même temps un roman autofictionnel sur son adolescence, sa passion de jeunesse pour ce jeu et sa vocation d'écrivain.

Propos recueillis par Sean Rose

Vous revenez en cette rentrée avec un roman, *L'échiquier*, et une traduction du *Joueur d'échecs* de Stefan Zweig (sous le titre *Échecs*), deux livres intimement liés...

Au début de l'année 2020, je n'avais rien en cours, je comptais voyager, m'atteler à des travaux préparatoires pour un nouveau roman. Puis est arrivée la pandémie, j'ai dû renoncer à tout ce que j'avais prévu. Qu'allais-je faire ? J'étais angoissé, je voulais éviter de me retrouver désœuvré. C'est alors que m'est revenue l'idée de traduire quelque chose, idée que j'avais déjà eue trente ans plus tôt quand je vivais à Berlin. Traduire *Schachnovelle* de Zweig, le titre original qui signifie littéralement « nouvelle d'échecs » et renvoyait à celui de mon tout premier roman *Échecs* sur un championnat d'échecs qui

« C'est l'introduction du hasard qui fertilise le texte. »

durait toute la vie. Parallèlement à la traduction, je voulais aussi écrire un livre, je ne savais pas quoi exactement, un journal du confinement, une réflexion sur les échecs, sur la traduction... Ce n'était pas clair. J'écrivais le matin et traduais l'après-midi, j'ai écrit tous les jours de mars 2020 à juillet 2020. En réalité, je découvrais le livre en l'écrivant. Chez moi, normalement, il n'y a jamais de premier jet, je n'avance pas tant que j'estime qu'un paragraphe n'est pas abouti. Pour *L'appareil-photo*, par exemple, j'ai passé un mois sur le premier paragraphe.

Malgré ce côté « au fil de la plume », *L'échiquier* n'a pourtant rien de déstructuré : soixante-quatre chapitres comme les soixante-quatre cases du plateau du jeu d'échecs, c'est un clin d'œil oulipien ?

L'avoir écrit spontanément sans me relire ne veut pas dire que je ne me sois pas relu. J'ai mis ensuite deux ans à me relire ! Et à supprimer plus d'un tiers de ce que j'avais écrit. Mais la réflexion sur la structure est venue a posteriori, l'idée des soixante-quatre cases n'a pas été immédiate. C'est chemin faisant qu'est apparu le lien évident avec le jeu d'échecs comme fil rouge du livre. Il y a une apparente référence à l'Oulipo mais c'est presque un leurre. Formel de l'extérieur, et rien de plus libre à l'intérieur. Ces cases-chapitres ne font pas la même taille, ne traitent pas le même sujet, sont totalement extensibles. Ce qui me frappe, c'est que cela rappelle mon premier roman publié,

La salle de bain (Minuit, 1985) et sa composition en trois parties, en « triangle rectangle », avec des paragraphes numérotés. C'était pareil, une apparence de rigidité, mais ce qui primait avant tout, c'était la liberté.

Vous faites une manière d'éloge des échecs en même temps qu'une théorie du roman. Quels points communs entre l'écriture fictionnelle et ce jeu ?

Jeune, je l'ai pas mal pratiqué, j'ai joué aux échecs avant de savoir que je voulais être écrivain. Dans le livre, j'ai même l'air de suggérer que j'aurais pu devenir un joueur d'échecs. Dans les deux cas, c'est une protection, ou un rempart, contre le monde extérieur – les souffrances, les blessures, la perspective effrayante de la mort. Dans les deux cas, j'y ai mis toute mon énergie. Mais aux échecs, l'objectivité existe : il y a un gagnant et un perdant ; en littérature, même s'il existe un consensus pour dire que Proust est un grand maître, pour les écrivains il n'y a évidemment pas de mesure comme le classement Elo évaluant les joueurs d'échecs. Quoi qu'il y ait plein d'auteurs dont on feuillette l'ouvrage et dont on voit immédiatement que leur Elo est bien inférieur à 1 500... Plus sérieusement, avec l'écriture c'est complètement subjectif, et infiniment plus subtil que le jeu d'échecs qui est déjà un univers extraordinairement complexe. Aux échecs, rien n'est laissé au hasard. Or, c'est l'introduction du hasard qui fertilise le texte – la dialectique entre le fatal et le fortuit : ce qui est de l'ordre de la nécessité et ce qui est de l'ordre de l'accidentel se rencontrent et se fécondent l'un l'autre, et produisent, quand c'est réussi, la vraie littérature.

Autre nouveauté saillante de *L'échiquier*, ce ton d'autofiction, voire autobiographique, où vous livrez sans masque des éléments de votre vie...

Avec l'âge vient un moment pour l'écrivain de s'interroger sur l'autobiographie. Mon intention ici n'était pas d'écrire une autobiographie, et je me demande même jusqu'à quel point je pourrais en écrire une. Que serait-elle si je devais le faire ? La question n'a cessé de traverser ces pages sans que j'en aie été conscient au départ. Le confinement m'a donné l'occasion de me retourner sur mon passé : mon enfance, mon adolescence, ma vocation, et ce fil d'Ariane du jeu d'échecs qui liait ensemble ces différents événements de ma vie. Il y avait surtout ce point aveugle dont je n'avais jamais parlé : la mythologie de Gilles Andruet, ex-champion d'échecs, mon ami avec lui quand j'ai commencé mes études à Paris, et sa fin tragique. Cela faisait trente ans que je visais ça, car son histoire était matière à roman, trente ans que les échecs m'habitaient. Mon premier

roman, comme je vous l'ai dit, s'intitulait *Échecs*. Je tournais autour du sujet dès mes premiers brouillons... Et puis à un moment donné, voilà ! j'ai perçu intuitivement que mon amitié avec Gilles Andruet serait l'arrivée du livre.

Gilles Andruet a été victime d'un meurtre crapuleux, pourtant la matière de votre roman est à rebours de ce qu'exploiterait une fiction voyeuriste...

Éviter la bassesse et le sordide, oui. Je ne souhaitais pas parler de son meurtre mais simplement des moments où nous jouions ensemble aux échecs, la trace vivante qu'il a laissée en moi. Par ce livre, je l'ai ramené à la vie, une vie de papier. Telle est la force de la littérature, elle fait réapparaître les absents, les morts.

La disparition d'un autre camarade de classe préfigurait celle de votre ami...

C'est au cours de mes différentes relectures, après une longue réflexion sur ce que devait être le livre, que j'ai décidé d'ajouter le personnage de Frédéric Lehrer, qui était en pension avec moi à Maisons-Laffitte dans les années 1970. J'ai fait grand cas de cette relation amicale qui, dans la réalité, n'a duré que quelques mois, pour créer un écho, une résonance, avec mon amitié avec Gilles Andruet. C'est en quelque sorte une décision stratégique. Les deux, Gilles Andruet et Frédéric Lehrer, sont morts

tragiquement et ont été mes amis à un moment de ma vie. Dans cet épisode, d'ailleurs, je mêle des souvenirs réels avec des éléments de fiction, qui donnent un peu de piment à la réalité.

Vous jouez sans cesse avec cette polysémie en français qui n'existe pas en allemand, « échecs » / le jeu et « échecs » / les ratages, les défaites... et au bout, le même horizon : échec et mat, la fin.

Dans le jeu d'échecs le rapport à la mort est évident, il faut tuer le roi, le temps se réduit comme peau de chagrin, le temps de la partie c'est le temps de la vie. Il y a de même dans le travail d'écriture cette acuité au temps qui passe. Je crois qu'il faut être hypersensible à la mort pour bien écrire. **th**

« Chez moi, il n'y a jamais de premier jet. »

L'écrivain relit le manuscrit de son dernier roman. Bientôt viendra cette plage de temps où il pourra se consacrer à de nouveaux projets... S'abat le Covid. Angoisse d'être coincé à ne rien faire. Passion ancienne : ce jeu de stratégie où s'affrontent deux armées, noire et blanche, sur un tableau de soixante-quatre cases. Soixante-quatre, le nombre de chapitres du livre que Jean-Philippe Toussaint écrit. Ainsi se déroule *L'échiquier*, roman singulier, à la tonalité autobiographique, où l'auteur explore « les grands fonds océaniques de [son] adolescence », en revenant vers ce jeu d'échecs qui, comme plus tard l'écriture, lui permit de se prémunir contre « les arêtes du réel ». Et de se rappeler l'émerveillement devant ce cavalier qui enjambe et contourne en « L ». L comme littérature.

STEFAN ZWEIF

Échecs

Traduit de l'allemand par Jean-Philippe Toussaint

MINUIT

TIRAGE : 5 000 EX.
PRIX : 14 € / 12\$ P.
EAN : 9782707348906
SORTIE : 31 AOÛT 2023

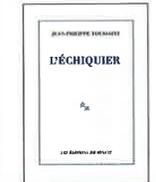


JEAN-PHILIPPE TOUSSAINT

L'échiquier

MINUIT

TIRAGE : 20 000 EX.
PRIX : 20 € / 25\$ P.
EAN : 9782707348852
SORTIE : 31 AOÛT 2023



BIO 1957 Naissance à Bruxelles. 1985 Premier roman, *La salle de bain*, aux Éditions de Minuit. 1999 Sortie de son film *La patinoire*. 2005 Lauréat du prix Médicis pour son roman *Fuir*. 2012 Exposition « LIVRE/LOUVRE » au musée du Louvre. 2016 Spectacle musical M.M.M.M. en collaboration avec The Delano Orchestra. 2021 Création de *La disparition du paysage* au théâtre des Bouffes du Nord avec Denis Podalydès dans une mise en scène d'Aurélien Bory.